

**WILSON, Tim, *Griefwalker – L'accompagnateur*, DVD-vidéo, son, coul., Office national du film, 2008, 70 min. 09 s.**

Claude Cornillon-Richard

Volume 22, numéro 1-2, automne–printemps 2009–2010

Résilience et deuil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/045046ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/045046ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cornillon-Richard, C. (2009). Compte rendu de [WILSON, Tim, *Griefwalker – L'accompagnateur*, DVD-vidéo, son, coul., Office national du film, 2008, 70 min. 09 s.] *Frontières*, 22(1-2), 134–134. <https://doi.org/10.7202/045046ar>

Bayard, 2004, cité par Lafontaine, p. 118). S'inspirant de la salamandre, la médecine régénérative développe « une série de stratégies et d'interventions thérapeutiques visant à réparer ou à remplacer les tissus endommagés du corps humain, à la suite d'accidents ou de maladies dégénératives » (p. 124). En cherchant à retarder l'entropie du corps, la médecine régénérative vient altérer la distinction entre normal et pathologique, entre vieillissement et maladie. « Il ne s'agit donc plus, écrit la sociologue de Montréal, comme pour la médecine clinique, de conserver l'état d'équilibre du corps en luttant contre les maladies, mais plutôt de combattre la dégénérescence en tant que telle » (p. 146). Récemment, les nanotechnologies ont relancé les rêves les plus utopiques des post-humanistes. Issues de la convergence entre plusieurs domaines de recherche – physique quantique, informatique, biologie moléculaire et microélectronique –, les nanotechnologies portent plus que jamais l'espoir de repousser la mort dans ses derniers retranchements.

Du respirateur artificiel aux nanotechnologies en passant par l'électroencéphalogramme, les avancées technoscientifiques des deux derniers siècles vont favoriser, constate Lafontaine, l'émergence d'un biopouvoir dont l'État sera le principal instrument. À la suite du plan Beveridge, en 1942, la responsabilité des États nationaux ne se limitera plus à la sécurité des citoyens, mais elle en comportera une seconde : la santé. « Qu'il soit question des normes d'hygiène publique, des réglementations sécuritaires, des multiples prescriptions alimentaires et sportives formulées par les pouvoirs publics, la volonté de "tuer la mort" est indéniablement l'enjeu principal du biopouvoir » (p. 39). Concrètement, les individus, désormais consensés à la dangerosité de vivre, s'en remettent aux experts spécialistes pour identifier les principaux facteurs à éviter pour repousser la mort : tabagisme, obésité, restriction calorifique, viande rouge, cholestérol et sédentarité en sont les principales illustrations.

Mais ce biopouvoir ne peut se maintenir en place sans une transformation profonde de la culture. Au détriment du lien social, s'inquiète la sociologue de Montréal, la vie en elle-même sera sacralisée jusqu'à renverser l'idéal des Lumières. « Alors [qu'il] reposait sur la croyance en la perfectibilité de la société, sur la volonté d'améliorer les conditions de vie par le biais de l'action collective, la société postmortelle se caractérise par la croyance en la perfectibilité

de la vie elle-même » (p. 121). Cette biologisation de la culture s'alimente au fantasme de l'amortalité, fantasme qui n'est pas sans rompre lui aussi avec l'histoire de l'Occident. Il ne s'agit plus « d'accéder à un autre monde, ni même d'échapper complètement à la condition humaine, mais de poursuivre éternellement la vie ici-bas » (p. 156). Dans ce contexte, la vieillesse devient paradoxalement une pathologie puisque ses traits annoncent ce que la science n'est pas encore parvenue à éradiquer : la mort. Chargée de vaincre la mort, la science doit s'acquitter d'une seconde tâche, celle d'estomper les ravages du temps.

Le biopouvoir et la biologisation de la culture, ces deux faces de la postmortalité, ont été possibles dans la mesure où les modernes, grâce au recul de la mortalité infantile au <sup>xx</sup>e siècle et à l'augmentation considérable de l'espérance de vie, ont pu se projeter dans l'avenir. Ces deux phénomènes ont amené, selon l'expression de Marcel Gauchet, « une redéfinition des âges de la vie » qui n'est pas sans porter préjudice à l'équilibre filial sur lequel reposait le cycle de la vie. S'amalgamant parfaitement à l'individualisme libéral, le droit à la vie, voire à prolonger la vie, risque, c'est du moins le danger que soulève Lafontaine, de se substituer à la filiation. Les *baby-boomers*, bénéficiaires des progrès technoscientifiques et principaux ambassadeurs des espoirs de la société postmortelle, ne risquent-ils pas de repousser encore plus loin la frontière départageant les soins nécessaires et ceux de performance ? Considérant leur poids démographique et politique, eux qui s'engagent dans les territoires avancés de l'âge, succomberont-ils à la tentation de rediriger les sommes allouées à la santé aux fins de leur longévité et au détriment de la génération montante ? Chose certaine, « [l']accès aux soins de santé et aux techniques biomédicales de pointe sera vraisemblablement l'un des enjeux sociopolitiques les plus sensibles des prochaines décennies » (p. 223-224).

Dans son dernier chapitre, et à la toute fin de son itinéraire, la sociologue aborde brièvement la désymbolisation de la mort. Elle utilise la transformation récente des rituels funéraires, la montée de la crémation et les débats entourant l'euthanasie et le suicide assisté pour illustrer la désocialisation qui marque le rapport des contemporains à la mort. Si, au ras de l'existence, la mort continue de sévir, « ce qui s'efface en revanche, écrit-elle, c'est son statut ontologique, c'est-à-

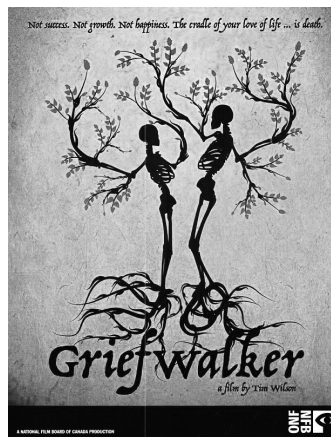
dire son rôle fondamental dans l'édification de la culture, de l'ordre symbolique, qui donne sens à l'existence et au monde » (p. 187). S'étant libéré des principaux liens institutionnels qui le reliaient à la société, l'individu de la société postmortelle, dont l'autonomie subjective est le principal moteur, serait en train de déverrouiller les derniers écrous normatifs le reliant à la société. S'il est vrai que le procès moderne va en ce sens, il n'en demeure pas moins que les funérailles et le suicide assisté nécessitent encore le détour obligé de l'autre. Bien que l'ouvrage de Lafontaine boude l'héritage des études québécoises sur la mort, il n'en demeure pas moins pertinent pour autant.

Sébastien St-Onge,  
professeur de sociologie,  
Collège Lionel-Groulx.

## WILSON, Tim *Griefwalker – L'accompagnateur*

DVD-vidéo, son, coul., Office national du film, 2008, 70 min. 09 s.

Dans ce documentaire, le réalisateur Tim Wilson dresse un portrait



de son ami de longue date, Stephen Jenkinson, qui l'a accompagné, il y a quelques années, alors qu'il luttait avec le déni de la mort au cours d'une maladie grave.

Stephen Jenkinson est un « activiste spirituel », conseiller en soins palliatifs et accompagnateur des mourants à l'Hôpital de Mount Sinai à Toronto. Il détient une maîtrise en travail social de l'Université de Toronto ainsi qu'une maîtrise en théologie de l'Université Harvard.

Tout au long du film, nous suivons Jenkinson dans ses contacts avec des personnes confrontées à la mort. La scène dans laquelle il encourage des parents à ramener à la maison leur petite fille mourante est particulièrement émouvante.

On le retrouve également enseignant à des cliniciens, les encourageant à dire « les vraies choses » aux patients et à leur famille car, selon lui, la vérité les aide plus dans leur cheminement que le non-dit dont ils se doutent. Jenkinson transmet un message qui n'est guère apprécié dans notre société : que la mort ne doit pas être niée ou évitée mais apprivoisée. « Dans notre culture, on nous impose de ne pas savoir qu'on va mourir. Quand vous apprenez que vous allez mourir, ne mettez pas cette nouvelle de côté, gardez-la comme un bien précieux, ce qu'elle est, en fait. »

Souvent appelé l'Ange de la mort, Jenkinson accepte d'être le témoin fidèle de la difficulté de mourir. Il assume pleinement son rôle de témoin de l'anxiété et de la dépression vécues par les malades en fin de vie. Il ose aborder la peur, voire la « terreur » de la mort – discours novateur que l'on a besoin d'entendre dans la pratique des soins palliatifs, et insiste sur l'importance du chagrin que l'approche de la mort provoque. « Le chagrin, dit-il, est le réveil, un signe que la vie bouge en elle-même – intégrer le chagrin et la mort dans la vie. »

Wilson dresse un portrait saisissant d'un personnage provocateur et admet que son documentaire agit comme un lent détonateur qui nous fait prendre conscience que « le creuset qui fait de nous des êtres humains c'est la mort. Ce n'est pas le succès, ni la réussite, ni le bonheur, c'est la mort. C'est la mort qui nous fait aimer la vie. »

Si tu dois apprendre ta propre mort par l'entremise de quelqu'un, tu peux te poser la question : jusqu'à quel point es-tu en contact avec ta propre vie ? C'est une question que les gens qui ne sont pas au seuil de la mort devraient porter en eux. Comment es-tu affecté à chaque seconde de ta vie par le fait de savoir que tu vas mourir.

Ce film, qui ne peut laisser indifférent, est aussi un beau voyage méditatif, avec de fort belles images évoquant l'impermanence de la nature – nature dans laquelle Jenkinson trouve sa force en pratiquant certaines coutumes de la culture traditionnelle autochtone, ce qui est peu banal pour un théologien de Harvard !

Il est possible de se procurer le DVD de ce documentaire en version originale avec sous-titres français en communiquant avec <contact@orphanwisdom.com>.

Claude Cornillon-Richard,  
Maîtrise en sciences des religions